CRITIQUE, festival. 30ème FESTIVAL UZES DANSE (L'Ombrière), le 6 juin 2025. « D'après une histoire vraie » par Christian RIZZO

La 30e édition du festival Uzès Danse s'est offert un moment de grâce en accueillant, à la tombée du jour, la reprise de « *D'après une histoire vraie* », pièce emblématique du chorégraphe Christian Rizzo. Créée en 2013, alors que le chorégraphe cannois s'apprêtait à prendre la direction du Centre chorégraphique national de Montpellier (jusqu'en 2023), l'œuvre n'a rien perdu de sa puissance tellurique. Mieux : présentée en plein air, elle a gagné une épaisseur nouvelle, presque charnelle, qui a conquis un public nombreux et convié à un voyage aux confins de la mémoire et du désir.

Tout part d'une image, d'une sensation. Celle que Christian Rizzo a ressentie à Istanbul en 2004, lorsqu'une bande d'hommes surgit de l'ombre pour exécuter une danse folklorique, brève, avant de disparaître comme ils étaient venus. Une effraction du regard, une émotion inconnue, presque archaïque, qui s'est inscrite dans les replis de son inconscient. Plutôt que de chercher à reconstituer cette vision fugace, le chorégraphe a choisi d'en explorer les méandres, de déplier ce souvenir comme on déplierait les

recoins obscurs du désir. Il en a tiré une partition vibratile, une fiction sensible qui comble le vide de la sensation perdue par la seule puissance de la danse.

Sur le plateau, d'abord plongé dans une pénombre crépusculaire propice à l'évocation, huit danseurs font leur entrée, un à un. Ils se glissent dans la gestuelle de leurs prédécesseurs, l'augmentent d'une posture nouvelle, comme si une chaîne invisible se tissait sous nos yeux. Les corps s'assemblent, se dissocient, se retrouvent. Les appuis bancals et les chandelles, signature du chorégraphe, se mêlent à des mouvements venus d'ailleurs, emprunts à la culture méditerranéenne. On reconnaît l'art des derviches tourneurs, l'énergie du *Sirtaki*, mais transfigurés par une écriture chorégraphique résolument contemporaine.



L'un des plus beaux partis pris de la pièce est cette fraternité offerte, presque tendre, qui se déploie sous nos

yeux. Les mains croisées dans le dos, les corps qui s'enlacent par l'épaule, les paumes tournées vers le ciel, les rythmes de plus en plus syncopés : tout concourt à l'émergence d'une communauté, d'un « *être ensemble* » qui semble répondre à une urgence intime. Fidèle à sa recherche constante, **Christian Rizzo** interroge la manière dont les hommes peuvent se tenir debout, se soutenir, exister les uns par les autres, loin des stéréotypes d'une masculinité toxique.

Puis, venu des deux batteries installées sur l'estrade, le son déferle. **Didier Ambact** et ***King Q4***, compositeurs de la musique originale, déchaînent leurs percussions aux confins du tribal, du *rock* psychédélique et du *dub.* La musique est ici le moteur même de la transe, le souffle qui libère les corps. Les huit danseurs, comme saisis par une fièvre, vrillent, sautent, s'échappent en solos fulgurants avant de revenir à la masse dans des ondulations fiévreuses. La lumière de **Caty Olive**, qui dessine des clairs-obscurs, accompagne cette montée en puissance jusqu'à l'embrasement final. C'est là la force intacte de *D'après une histoire vraie* : cette capacité à faire basculer le spectateur dans une transe collective, à le saisir par l'intensité brute d'un geste.

« D'après une histoire vraie » restera comme une pièce majeure, un jalon dans l'histoire de la danse contemporaine. Par son exploration de la mémoire, par sa fusion réussie entre tradition et modernité, par la beauté fraternelle de sa communauté masculine, elle touche à l'essentiel : notre besoin d'appartenance, notre désir de partager une émotion. Une œuvre qui, on l'espère, continuera longtemps à faire résonner sa transe – et à illuminer les nuits de danse.



CRITIQUE, festival. 30ème FESTIVAL UZES DANSE, le 6 juin 2025. « D’après une histoire vraie » par Christian RIZZO. Crédit photographique (c) Droits réservés

CRITIQUE, festival. ANGERS (3ème Festival Pianopolis),

Greniers St-Jean, le 30 mai 2025. CHOPIN. Elisso Virsaladze (piano)

Angers Pianopolis continue de s'imposer comme l'un des rendez-vous immanquables de la saison pianistique. Cette année, un événement faisait figure de sommet : un récital d'Elisso Virsaladze. La pianiste géorgienne est auréolée d'une aura presque mystique, renforcée par sa rareté sur les scènes. Il y a de grands pianistes dans le monde, mais peu imposent une présence scénique aussi hors norme. Si l'on sort, par exemple, d'un grand récital de Leonskaja dans une sorte d'état béat de félicité et de gratitude pour ce que l'on vient d'entendre, l'état dans lequel nous laisse Virsaladze correspond davantage à une sidération tendue, faite d'exigence, d'intégrité, et d'une sévérité qui élève les œuvres.

On se retrouve au **Grenier à Sel d'Angers**, au-dessus d'une petite place animée organisée par le festival : *food trucks* et bars gravitent autour d'un piano où se succèdent spontanément de petites formations musicales qui se font et se défont, en attendant l'entrée de la légende Virsaladze sur scène pour son programme 100 % **Frédéric Chopin**. Le public angevin découvre, dès les premières notes de la *Polonaise-Fantaisie* op. 61, ce piano brut, tenu avec une solidité implacable. Les dynamiques, elles, restent dans un *mezzo forte* tout à fait étonnant. Mais, par une prouesse de prestidigitation, tout se passe dans ce cadre si strict : tant de nuances, de couleurs, ce *rubato*

minéral si personnel.

Une *Troisième Sonate* tout aussi souveraine suit la *Polonaise-Fantaisie*. On retiendra la force dévastatrice du finale. Il n'est pas question ici de virtuosité ou de puissance, mais d'une sauvagerie sous-jacente, d'une tension continue qui envahit l'espace. La deuxième partie est constituée de *Nocturnes, Valses* et *Mazurkas*. Elisso Virsaladze est d'une éloquence incroyable, une sorte de sommet dans l'exploitation de son instrument. Elle joue du piano – pas un piano-orchestre, pas un piano *belcanto*, mais un piano artisanal, forgé dans le bronze. Virsaladze creuse un sillon dans lequel on la suit.

Retenons le premier bis, la *Mazurka* op. 68 n°2, qui résume en deux minutes le geste pianistique de Virsaladze. Une leçon expresse, deux minutes de musique d'une densité rare. Une *mazurka* fière, magique, hautaine, rude, habitée et physique.

CRITIQUE, festival. ANGERS (Pianopolis), Grenier à Sel, le 30 mai 2025. Elisso Virsaladze (piano). Crédit photo (c) Droits réservés

VIDEO : Elisso Virsaladze dans un récital Chopin à Moscou

CRITIQUE, opéra. AVIGNON, Opéra Grand Avignon, les 6 & 8 juin 2025. POULENC : Les Mamelles de Tirésias. Théophile Alexandre / Samuel Jean

Créé il y a près de 80 ans par Francis Poulenc sur un livret du poète Guillaume Apollinaire, *Les Mamelles de Tirésias* reste un ovni lyrique audacieux. L'histoire ? Thérèse, lasse des diktats natalistes d'une société patriarcale, s'arrache les seins, devient Tirésias et conquiert sa liberté, tandis que son mari enfante 40.000 enfants ! Un pied de nez surréaliste à la « *procréation obligée* » d'après-guerre, dont la pertinence résonne furieusement aujourd'hui, à l'heure du « *réarmement démographique*". Théophile Alexandre, metteur en scène et défenseur des droits des femmes, souligne : *« Cette œuvre déconstruit le patriarcat avec une folie lucide – elle questionne le genre, la sexualité et la liberté corporelle avec un siècle d'avance »*.

Les Mamelles de Tirésias à l'Opéra Grand Avignon, une explosion surréaliste et féministe !

En ouverture, le court-métrage ***Good Girl*** (2022) de **Mathilde Hirsch** et **Camille d'Arcimoles** plante le décor d'un siècle d'oppression. Montage d'archives INA (*Dim Dam Dom*, *Aujourd'hui Madame*), il déroule avec ironie les stéréotypes éducatifs imposés aux femmes. La voix d'**Agnès Jaou**i scande : *« Sois sage, sois jolie, sois discrète… »* – un écho glaçant aux combats de Thérèse. Projeté en partenariat avec la Maison des Femmes de Saint-Denis et le magazine *Causette*, ce film agit comme un électrochoc avant le chaos lyrique.

De son côté, **Théophile Alexandre** transforme la scène en un cabinet de curiosités surréaliste. Les décors et costumes de **Camille Dugas** et **Nathalie Pallandre** créent un univers baroque où les mamelles-ballons s'envolent, les corps se métamorphosent, et les couleurs explosent en symboles de liberté. Parmi les trouvailles mi-féeriques/mi subversives sorties de l'imagination du contre-ténor/metteur en scène, la transformation de Thérèse : ses seins, transformés en ballons rouges, s'échappent vers les cintres sous des projecteurs stroboscopiques (**Judith Leray**) – une image choc devenue poésie visuelle. Mais aussi l'accouchement du Mari, en robe de grossesse, pondant une nuée de poupons dans un ballet absurde, mêlant *belcanto* et grimaces à la Laurel et Hardy, ou encore la scène finale utopiste où le chœur entonne *« Soyez gentilles, les filles ! »,* tandis que Thérèse, en uniforme de générale, dirige la foule vers un horizon fluide – une conclusion qui fusionne espoir et humour !

Dans le rôle-titre, la jeune soprano colorature **Sheva Tehoval** (Thérèse/Tirésias) incarne une révoltée à la voix étincelante, passant de l'aigu strident de la frustration au grave puissant

de l’émancipation. Face à elle, **Jean-Christophe Lanièce** (le Mari) brille dans un numéro d’accouchement burlesque et touchant – un *tour de force* comique et vocal. **Marc Scoffoni** incarne deux personnages aux contrastes marqués : l’autorité grotesque du gendarme et l’élégance théâtrale du directeur. Son timbre riche et sa projection puissante servent autant la comédie physique que la satire sociale. Sa diction impeccable restitue l’absurdité des dialogues surréalistes (« *Faites des enfants, Monsieur !*«). **Blaise Rantoanina** (Monsieur Lacouf/Le Fils) fait montre d’un ténor agile et expressif. Il brille dans le duo burlesque avec Presto (excellent **Philippe Estèphe**), où leur combat absurde est ponctué de vocalises enlevées et de répliques syncopées, évoquant l’esprit du *music-hall.* **Ingrid Perruche** (La Marchande de journaux) apporte une énergie communicative dans ses interventions, notamment dans l’air annonçant les naissances miraculeuses. Son timbre cristallin et sa vivacité scénique en font un pivot narratif. Son incarnation du Fils, rôle secondaire mais clé, apporte une touche de fraîcheur juvénile grâce à un phrasé dynamique et une présence espiègle. **Matthieu Justine** campe le personnage du Journaliste parisien avec un jeu finement satirique : il incarne le cynisme d’une certaine presse avec un phrasé précis et des aigus percutants. Ses répliques en voix mixte (chanté-parlé) rappellent l’héritage d’Offenbach.

En fosse, **Samuel Jean** dirige l’**Orchestre Avignon-Provence** avec une énergie contagieuse. Les rythmes de cabaret, les valses déglinguées et les accents *jazzy* de Poulenc prennent vie sous sa baguette, tandis que le Chœur de l’**Opéra Grand Avignon** (préparé par **Alan Woodbridge**) scande le fameux : *« Faites des enfants, Monsieur ! »* avec une ironie mordante.

Entre la partition géniale de Poulenc, la mise en scène hallucinée d’Alexandre, et l’urgence des thèmes, cette production réinvente l’opéra-bouffe en arme de libération. Ne manquez surtout pas la dernière représentation du dimanche 8 juin à 14h30 !

CRITIQUE, opéra. AVIGNON, Opéra Grand Avignon, le 6 juin 2025. POULENC : Les Mamelles de Tirésias. Théophile Alexandre / Samuel Jean. Crédit photographique (c) Steve Barek/



LIRE aussi la critique du même spectacle présenté **à l'Opéra de Limoges, le 13 mai 2025 dernier** : « ***Mamelles séditieuses et foutraques… L'élégance surréaliste de Théophile Alexandre***.. ». :
https://www.classiquenews.com/critique-opera-limoges-opera-le-13-mai-2025-poulenc-les-mamelles-de-tiresias-nouvelle-production-sheva-tehoval-jean-christophe-laniece-theophile-alexandre-mise-en-scene-samue/

> *CRITIQUE, opéra. LIMOGES, Opéra, le 13 mai 2025. POULENC : Les mamelles de Tirésias (nouvelle production). Sheva Téhoval, Jean-Christophe Lanièce, … Théophile Alexandre (mise en scène) / Samuel Jean (direction)*

CRITIQUE, festival. SIX-FOURS-LES-PLAGES (« La Vague classique), Maison du Cygne, le 3 juin 2025. BRAHMS /

SCHUMANN / MOUSSORGSKI. Benjamin Grosvenor (piano)

En donnant la possibilité d'écouter en quelques semaines une brillante galerie de pianistes (Yulianna Avdeeva, Bertrand Chamayou, Lucas Debargue, Benjamin Grosvenor, et, en formation de musique de chambre, Guillaume Bellom, David Fray, David Kadouch, Célia Oneto-Bensaid), le florissant festival « *La Vague classique* » de Six-Fours (Var) semble peu à peu se rêver en petite Roque d'Anthéron sur mer. Le cadre principal de ces concerts (qui mélangent pour l'essentiel récitals de piano, concerts de musique de chambre et quelques récitals de chant) est celui de la Maison du Cygne, belle bâtisse du début du XXe siècle immergée dans le parc de la Coudoulière, au milieu des pins et des chênes méditerranéens, entourée d'un superbe jardin paysager. La scène est installée en plein air, entre la façade de la maison et un délicat bassin qui rappelle encore, toute proportion gardée, celui sur lequel est aménagée la scène du festival de La Roque d'Anthéron. Disposé en amphithéâtre (sans gradins) sous les pins, le public profite du concert dans un écrin très intime.

La première partie du récital du 3 juin, celui du pianiste britannique **Benjamin Grosvenor**, a lieu sous la douce lumière d'une journée de printemps finissante. Vêtu d'un impeccable smoking, le jeune homme qui n'a pas encore trente-trois ans

ouvre son récital par la poésie douce-amère des *Intermezzi* opus 117 de Brahms, naguère enregistrés pour Decca. L'expérience d'écoute en plein air varie sensiblement : le pianiste est obligé de composer avec les bruits de la nature, le chant des oiseaux et une réverbération plus faible que dans le studio d'enregistrement. En ressort un Brahms décanté de vieil ermite élégant, à moitié misanthrope, à moitié amoureux. D'un toucher de haute lisse, avare de pédale, comme pour mieux écouter, Benjamin Grosvenor goûte une à une les harmonies racées du vieux compositeur, comme autant de fruits rares dont le nombre serait compté. Magnifique entrée en matière !

NDLR : le dernier cd du pianiste BENJAMIN GROSVENOR a obtenu le CLIC de CLASSIQUENEWS printemps 2025 – mai 2025 / Récital CHOPIN : Sonates n°2 et n°3, Nocturnes opus 55 (1 cd DECCA classics) – LIRE ici notre critique complète : https://www.classiquenews.com/critique-cd-chopin-par-benjamin-grosvenor-sonates-n2-et-n3-nocturnes-opus-55-n15-et-16-1-cd-decca-classics-2024/



Suit la grande *Fantaisie* de Schumann. Dans le premier mouvement, le pianiste évite toute précipitation, creusant les sonorités et les ruptures, comme si la douleur brisait tous les élans. L'énergie conquérante est réservée au redoutable second mouvement, virtuose et étincelant dans lequel Benjamin

Grosvenor lève le voile sur les moyens impressionnants qui sont les siens, sans aucune ostentation toutefois. Le troisième mouvement déploie alors sa sublime cantilène, renouant avec l'idéal du début de récital : celui d'une musique pure, qui émanerait d'un philosophe revenu de tout.

Après l'entracte, alors que s'amorce la seconde partie du concert, la nuit est tombée, les oiseaux se sont tus et les chants des grenouilles ont pris le relais. L'atmosphère est propice à la fantasmagorie des *Tableaux d'une exposition* ainsi qu'au « pianisme » parfois déconcertant de Moussorgski, *a fortiori* lorsque la sérénade grimaçante des batraciens se superpose aux lugubres résonances des « *Catacombes* » ! Benjamin Grosvenor y est partout admirable, dans l'inquiétante étrangeté de « *Gnomus* » (qui semble de la même famille que Scarbo) ou de la « *Cabane sur des pattes de poule* », dans l'espièglerie de « *Tuileries* » parfaitement ciselées, dans la pesanteur désespérée de « *Bydlo* » ou la mélodie désenchantée du « *Vecchio castello* » qui se décompose peu à peu. Monumentale, la « *Grande porte de Kiev* » donne toute la mesure de la puissance du pianiste, qui sait ne jamais être brutal en trouvant un son d'orgues.

Chaleureusement acclamé par le public, le pianiste offre sans se faire prier trois superbes *bis*, qui montrent les ressources dont il dispose encore à l'issue d'un long récital. Les *Jeux d'eau* de Ravel d'abord, irisés comme jamais et libres comme l'eau ; une phénoménale *Toccata* de Prokofiev ensuite, obstinée et implacable comme il se doit ; enfin, le célèbre *Prélude en si mineur* de Bach revu par Siloti, d'une douceur mélancolique et étreignante. Quel artiste !

CRITIQUE, récital de piano. SIX-FOURS-LES-PLAGES, Maison du Cygne, le 3 juin 2025. BRAHMS, SCHUMANN, MOUSSORGSKI. Benjamin Grosvenor. Photos © Sixfoursvagueclassique2025

VIDÉO : Benjamin Grosvenor interprète le *Finale* de la *3ème Sonate* de Chopin

---

CRITIQUE, opéra. MARSEILLE, opéra municipal (du 1er au 10 juin 2025). VERDI : Il Trovatore. T. Illincaï, A. Boudeville, A. Extremo, B.

Vasile… Louis Désiré / Michele Spotti

Pour sa nouvelle mise en scène à l'Opéra de Marseille (en coproduction avec celui de Saint-Etienne), le metteur en scène marseillais Louis Désiré signe une production fort sombre et austère d'*Il Trovatore* de Giuseppe Verdi. Il a délibérément choisi de souligner les aspects oppressants de l'intrigue, en mettant en exergue la noirceur et la brutalité du Comte de Luna et de ses sbires (il est toujours accompagné ici de huit hommes de main particulièrement violents).

Le propos est sombre et menaçant, ne ménageant aucune porte de sortie, ce que vient accentuer la scénographie d'un noir oppressant (signés, comme les sombres costumes, par le fidèle **Diego Mendez Casariego**), constituée de hautes parois sales et rouillées, un peu incurvées à leurs extrémités. Parfois, la paroi centrale se soulève et laisse apparaître un amoncellement de bois mort, évocation du bucher qui est censé être l'épilogue de l'histoire (mais c'est finalement sous les coups des huis sbires que Manrico trouvera la mort…). La mise en scène très noire de **Louis Désiré** a pour grande vertu de permettre aux chanteurs, dirigés avec beaucoup de soin, de s'exprimer pleinement. L'homme de théâtre français renoue ici avec la sobriété et l'élégance qui sont les vertus cardinales de son travail scénique, et il a eu également la judicieuse idée de s'entourer à nouveau du talentueux **Patrick Méeüs** pour les lumières (irréelles) du spectacle. Seul élément coloré, le long voile rouge et transparent dont Azucena ne se sépare jamais, comme symbole du crime commis et élément de rappel de

la vengeance à perpétrer. Azucena s'en servira, *in fine*, pour se recouvrir de pied en cap, portant un deuil (et une vengeance !) ensanglanté…

Le ténor roumain **Teodor Illincaï** incarne un trouvère aussi vaillant que vulnérable. Sa voix au timbre cuivré irradie l'auditorium, notamment dans *« Ah sì, ben mio »*, où il déploie un *piano* d'une douceur envoûtante. Son *« Di quella pira »* est un feu d'artifice vocal, culminant sur un contre-ut éclatant qui soulève la salle. Son jeu scénique, empreint de noblesse et de fureur, culmine dans la scène du cachot (*« Madre, non dormi ? »*), où sa tendresse filiale touche au coeur. La soprano française **Angélique Boudeville** campe une Leonora d'une élégance tragique. Son *« Tacea la notte placida »*, magnifié par des ornements délicats et des *pianissimi* de velours, captive par son lyrisme pudique. Dans *« D'amor sull'ali rosee »*, elle distille une poésie aérienne, avant de bouleverser par son sacrifice final – une prestation où la voix épouse chaque frémissement de l'âme.

En vieille gitane dévorée par la vengeance, la mezzo-soprano **Aude Extrémo** livre une performance électrisante. Son *« Stride la vampa ! »* est un cri déchirant venu des abîmes, servi par un grave sombre et des médiums incandescents. Sa folie calculée rayonne dans les duos avec Manrico, où elle mêle tendresse maternelle et fureur destructrice – incarnation parfaite du drame verdien. De son côté, le baryton roumain **Serban Vasile** impose un Comte de Luna d'une autorité vocale impressionnante. *« Il balen del suo sorriso »* révèle la beauté veloutée de son timbre, tandis que sa fureur jalouse dans les duos avec Leonora possède une tension dramatique palpable. En capitaine loyal, **Patrick Bolleire** (Ferrando)sa basse profonde et charpentée ouvre l'opéra avec une présence spectrale. Entouré de créatures démoniaques, il incarne le récitant des ténèbres, alliant puissance narrative et agilité physique. Enfin, les *comprimari* font tous honneur à leurs rôles respectifs.

À la tête de l'**Orchestre de l'Opéra de Marseille**, leur directeur musical **Michele Spotti** déploie une direction aussi précise que passionnée. Son approche dynamique souligne la noirceur et la fulgurance de la partition de Verdi, des cuivres guerriers du chœur des soldats aux cordes envoûtantes du *Miserere*. Sous sa baguette, la fameuse « *scène des forgerons* » explose en un tourbillon rythmique, transformant la scène en une ruche sonore où le chœur, véritable acteur, mêle chant précis et chorégraphies synchronisées. Ils sont portés en triomphe comme l'ensemble des artisans de cette superbe soirée verdienne !

CRITIQUE, opéra. MARSEILLE, opéra municipal (du 1er au 10 juin 2025). VERDI : Il Trovatore. T. Illincaï, A. Boudeville, A. Extremo, B. Vasile… Louis Désiré / Michele Spotti. Crédit photo (c) Christian Dresse

---

CRITIQUE, concert. ORCHESTRE NATIONAL de LILLE, le 4 juin 2025. R. STRAUSS, MOZART,

MOUSSORGSKI… David Reiland (direction)

Le dernier grand programme symphonique de l’Orchestre National de Lille dans le cadre de sa saison 2024-2025 se déroule ce soir hors les murs, sur la scène du Théâtre Sébastopol. Sa résidence habituelle au Nouveau Siècle est en travaux jusqu’à septembre 2026. Une réouverture prochaine d’autant plus espérée que la phalange fêtera alors ses… 50 ans.

Pour l’heure, les lillois retrouvent leur orchestre en grand effectif d’abord pour **la Suite de valses n°1** du **Chevalier à la rose** de **Richard Strauss**, … un résumé de l’opéra en moins de 15 mn dont le chef invité exprime la charge débridée, l’expressivité parodique, son côté plus baron Ochs que La Maréchale (et la suavité subtilement nostalgique propre à son personnage)… grâce à des cuivres et une harmonie au top. On regrette juste que les sublimes valses manquent de cet abandon ciselé entre élégance et mélancolie, …



Pour la seconde pièce (**le Concerto pour flûte et harpe de Mozart**, 1778) l'effectif s'allège offrant un Mozart vif et souple, où brillent en particulier les deux solistes provenant des pupitres mêmes de l'Orchestre. Le flûtiste **Clément Dufour** et la harpiste **Anne Le Roy Petit** dévoilent une somptueuse virtuosité individuelle qui sait aussi s'accorder et convaincre par sa complicité sobre et nuancée ; leur performance indique clairement le très haut niveau musical actuel des instrumentistes de l'Orchestre. Ils ressuscitent le duo des commanditaires, le duc de Guînes, et sa fille harpiste, tous deux excellents musiciens de l'aveu même de Wolfgang qui sait les mettre en avant, en ménageant de superbes parties solistes à deux voix, uniquement accompagnés par les cordes.

Mozart y excelle en accordant brio et délicatesse ; son écriture exige autant de technicité que de nuances, d'agilité que de phrasés… Du miel pour de grands interprètes ; ce que sont les deux solistes requis : ils maîtrisent d'autant plus cette suprême élégance française, et l'art de la conversation galante, que dans le bis [« entracte » de **Jacques Ibert**] flûte et harpe rivalisent dans une même complicité réjouissante, en subtilité comme en souplesse. Photo ci-dessus : Le flûtiste **Clément Dufour** et la harpiste **Anne Le Roy Petit** © Ugo Ponte.



Clément Dufour et Anne Le Roy Petit © ON LILLE

Après la pause, le chef que l'on a remarqué en fin mozartien décidément [il dirigeait alors « son » Orchestre National de Metz Grand Est dont il est le directeur musical] réussit haut la main, les **Tableaux d'une exposition de Moussorgski…** Le travail sur l'équilibre des timbres, la plasticité individualisée des instruments solistes, la pâte globale, la cohésion et la progression d'ensemble produisent de superbes instants, explorant avec beaucoup de finesse, l'orchestration à la fois puissante et suave qu'a parfait Ravel [en 1922 pour Koussevitzsky], à partir de la partition originelle de Moussorgski pour piano. Y éblouissent le choix génial des timbres, les associations instrumentales magiciennes à la fois

saisissantes et enivrantes…Ne serait-ce que le solo sublime de mordant, à la fois sensuel et lugubre du formidable saxo alto au début d' « Il Vecchio Castello »…

Le chef tout en exprimant la sensualité, le souffle épique, le vertige nostalgique, la charge grotesque des tableaux qu'imagine Moussorgski en hommage à son ami le peintre et architecte Viktor Hartman, sait construire la succession des 10 séquences comme un ample portique aux contrastes spectaculaires dont le dramatisme profite évidement de son travail comme compositeur d'opéras. On pense évidemment à Boris Godounov au final du tableau de la taverne et, précédemment à la scène [monstrueuse] du couronnement et ses cloches solennelles… Mais c'est ici l'éloquente maîtrise des musiciens lillois qui fait entrevoir l'équilibre souterrain, la cohésion structurelle de l'œuvre : son plan parfait comme en symétrie qui place en son centre le poétique et le parodique [le ballet des poussins dans leurs coques], le social et le rêve parfois cauchemardesque [en éléments medians : respectivement, « Tuileries », « Il Vecchio Castello »], enfin aux extrémités, la noblesse et la majesté des thèmes principaux [diverses *promenades* et l'arche finale majestueux, la grandiose porte de Kiev…].

Aux côtés des trouvailles mélodiques et de la puissante architecture que suscite l'agencement des séquences telles que laissées par Moussorgski en 1874, les instrumentistes ce soir régalent les auditeurs en ciselant la somptueuse parure que Ravel a su développer à partir du manuscrit source pour piano. Superbe bain de couleurs et de nappes harmoniques, d'atmosphère vaporeuses et terrifiantes et d'un souffle onirique magistral… Il revient au chef et aux musiciens dans cette seconde partie, d'enivrer les auditeurs et de leur offrir ce festival sonore, généreux en sublimes alliances de timbres dont le chef invité souligne avec éclat et clarté, la nature opératique comme l'élan et la vitalité chorégraphique ; on s'étonne d'ailleurs que la version Ravel n'ait pas encore

suscité davantage de ballets…

Prochain événement de l'Orchestre National de Lille : Les Sept péchés capitaux de KURT WEILL, dans le cadre de ses « **Nuits d'été** », 2 soirées incontournables **les 8 et 9 juillet prochains**, au Casino Barrière à Lille : LIRE notre présentation de cette production événement estivale à LILLE : https://www.classiquenews.com/onl-orchestre-national-de-lille-nuits-dete-8-et-9-juil-2025-kurt-weill-les-7-peches-capitaux-joshua-weilerstein/

Plus d'infos sur le site de l'ORCHESTRE NATIONAL DE LILLE : https://onlille.com/choisir-un-concert/categories/les-nuits-de-te-2

Rendez-vous est déjà pris aussi pour **la saison prochaine 2025 2026** ; une saison prometteuse hors les murs (https://onlille.com/) donc sous la direction artistique du directeur musical de la phalange Lilloise, l'excellent et perfectionniste Joshua Weilerstein. A suivre

---

Précédente critique de l'Orchestre National de Lille : Compte-rendu ORCHESTRE NATIONAL DE LILLE – LILLE, Nouveau siècle, le 16 mars 2025. Un survivant de Varsovie : Schoënberg (Lambert Wilson, récitant), Chostakovitch (Symphonie n°13, « Babi Yar » – Dmitry Belosselskiy, basse), Joshua WEILERSTEIN, direction.

https://www.classiquenews.com/critique-concert-orchestre-national-de-lille-lille-nouveau-siecle-le-16-mars-2025-un-survivant-de-varsovie-schoenberg-lambert-wilson-recitant-chostakovitch-symphonie-n13-ba/

Précédente critique David Reiland :
https://www.classiquenews.com/compte-rendu-critique-concert-metz-arsenal-le-22-nov-2019-mozart-ravel-orchestre-national-de-lorraine-david-reiland/

_____

CRITIQUE, festival. VILLENEUVE-LES-MAGUELONE, 42ème Festival de Musique Ancienne, le 3 juin 2025. VIVALDI : Les 4 Saisons. Ensemble Gli Incogniti, Amandine Beyer (direction)

Ce mardi 3 juin 2025, la Cathédrale de Maguelone – joyau architectural posé entre étangs scintillants et pinède méditerranéenne – a vibré aux accents du

baroque italien pour l'ouverture du 42e Festival de Musique Ancienne. Nichée dans son écrin naturel, cette basilique romane, réputée pour son acoustique exceptionnelle et son aura historique, accueillait l'ensemble *Gli Incogniti,* emmené par la violoniste virtuose Amandine Beyer. Le programme, entièrement dédié à Antonio Vivaldi à l'occasion du tricentenaire des *Quatre Saisons* (1725), a comblé un public venu en nombre, témoignant de la vitalité d'un festival qui, malgré les défis financiers, « *amorce un cap nouveau* » sous la direction artistique de Sylvain Sartre, co-fondateur et co-directeur musical de l'ensemble *Les Ombres*.

Dès les premières mesures de l'Ouverture de *L'Olimpiade* (RV 725), l'alchimie entre le lieu et la musique s'est imposée. Composé en 1734 sur le livret de Pietro Metastasio, cet opéra-seria déploie une intrigue amoureuse complexe mêlant jeux olympiques antiques, quiproquos et trahisons. Sous l'archet inspiré d'**Amandine Beyer,** l'ouverture a révélé toute sa théâtralité : les violons (**Alba Roca, Yoko Kawakubo**) ont tissé des dialogues vifs, soulignés par le *continuo* de **Francesco Romano** au théorbe et **Christian Saude** à l'alto, restituant l'effervescence des jeux olympiques. Gli Incogniti a ensuite donné à entendre le *Concerto pour violoncelle RV 421*, du même Vivaldi, interprété ici par **Marco Ceccato**. Ce moment d'intimité a révélé la profondeur méconnue de Vivaldi ; dans le *Largo*, le violoncelle de Ceccato a déployé un chant poignant, presque vocal, porté par un *continuo* discret (clavecin d'**Anna Fontana**, théorbe et alto). Les deux *Allegro* encadrants ont fait scintiller sa technique époustouflante, avec des arpèges en tempête et une précision rythmique galvanisante.

Mais le point d'orgue de la soirée était bien sûr l'exécution des ***Quatre Saisons***, qui a tenu sa promesse de célébration de son tricentenaire. Amandine Beyer, en soliste et cheffe, a offert une relecture audacieuse et poétique de ce monument. Jouant sur un violon monté en boyaux, avec un archet baroque, elle a restitué la palette originelle des affects : le frisson de l'hiver (*L'Inverno*), la fièvre de l'été (*L'Estate*), et la tendresse printanière (*La Primavera*) ont retrouvé leur rugosité et leur grâce premières. Les « *effetti speciali* » vivaldiens – grêlons *(pizzicati* secs), orage (gammes en rafales), cri de l'oiseau (trilles aigus) – ont été soulignés avec une narration théâtrale, sans jamais tomber dans la caricature. Les musiciens, en cercle serré, ont joué *« d'oreille »,* privilégiant l'écoute mutuelle aux gestes directives, pour un résultat d'une fluidité organique. Cette version, saluée comme « *de référence* » depuis sa recréation par Gli Incogniti il y a dix ans, a confirmé son statut de classique intemporel.

Ce concert inaugural, hommage éblouissant à Vivaldi, ouvre une édition 2025 placée sous le signe de l'Italie, *« terre fertile du baroque »*. Avec des rendez-vous à venir – conférence d'**Olivier Fourès** (*« Les Quatre Saisons : une histoire sans fin »*, le 7 juin), récital du duo **Salzenstein-Roussel**, clôture par le **Poème Harmonique** (et la mezzo **Isabelle Druet**), le festival promet dix jours d'ivresse musicale !…

CRITIQUE, festival. VILLENEUVE-LES-MAGUELONE, 42ème Festival de Musique Ancienne, le 3 juin 2025. VIVALDI : Les 4 Saisons. Ensemble Gli Incogniti, Amandine Beyer (direction). Crédit

photo (c) Emmanuel Andrieu

VIDEO : Amandine Beyer interprète « *Les 4 Saisons* » de Vivaldi à la tête de son ensemble Gli Incogniti

---

CRITIQUE, opéra. NICE, Théâtre de l'Opéra, le 1er juin 2025. BIZET : Carmen. R. Zaharia, J.F. Borras, P. Madoeuf, J. F. Setti… Daniel Benoin / Lionel Bringuier

L'Opéra Nice Côte d'Azur clôt sa saison en apothéose avec une production de *Carmen* de Georges Bizet qui transcende le folklore andalou pour plonger dans les fracas de la guerre civile espagnole de 1936. Sous la direction visionnaire de Daniel Benoin et la baguette électrisante du Niçois Lionel Bringuier, cette reprise célèbre les 150 ans de l'œuvre avec une audace à la fois politique et sensuelle …

Le metteur en scène **Daniel Benoin** ancre l'intrigue dans l'été 1936, où Séville bascule sous le joug franquiste. Ce choix scénique transforme la quête de liberté de Carmen en un symbole de résistance collective. Des décors symboliques – des sacs de sable, un portrait de Franco et des uniformes militaires (costumes de **Nathalie Bérard-Benoin**) – créent un climat d'oppression. Au II, la taverne de Lillas Pastia devient un repaire de contrebandiers républicains, où pendent jambons et tonneaux comme des armes de survie. Pendant les *Interludes*, des vidéos signées par **Paulo Correia** projettent des archives historiques et des symboles (pétales de fleurs, lune blafarde) qui dialoguent avec l'orchestre. À l'acte IV, la statue de la Vierge surplombe l'arène, transformant le meurtre de Carmen en sacrifice ritualisé. Cette production ne se contente pas de divertir : elle interroge et électrise. En ancrant *Carmen* dans la guerre civile, Benoin révèle la modernité brûlante du message de liberté – « *La liberté ! La liberté !* » clame le choeur (à fin du II) comme un manifeste !

Dans le rôle-titre, la mezzo roumaine **Ramona Zaharia** – habituée de scènes comme le *Metropolitan Opera* de New-York et le *Covent Garden* de Londres – incarne une Carmen sauvage et stratège. Son timbre aux graves abyssaux se pare d'un *vibrato* charnu, tandis que ses aigus fusent comme des javelots. En Carmen "pistolera" (acte I), elle mêle sensualité et dangerosité. Sa scène des cartes (« *En vain pour éviter*«) est un moment de vulnérabilité déchirante, où le portando souligne chaque syllabe comme une prémonition funèbre.

Face à elle, **Jean-François Borras** campe un Don José lyrique et dévasté. Sa voix ronde et puissante explose dans le fameux air « *La fleur que tu m'avais jetée*« , culminant en un superbe *diminuendo*. Son incarnation physique de la chute – du soldat rigide à l'homme brisé – rend la tragédie palpable, et sa diction de notre idiome, d'une minutie chirurgicale, magnifie le livret. **Perrine Madoeuf** offre une Micaëla lumineuse et courageuse. Son « *Je dis que rien ne m'épouvante* » est

couronné par des aigus lumineux et une présence scénique qui dépasse le cliché de l'ingénue. **Jean-Fernand Setti**, en Escamillo, incarne l'arrogance virile du torero. Son « *Votre toast* » est porté par des graves de rocaille et une projection qui domine l'orchestre sans effort. **Charlotte Bonnet** (Frasquita) et **Lamia Beuque** (Mercédès) captent la lumière lors de la « scène des cartes", mêlant comédie et pressentiments tragiques. **Guilhem Worms** (Zuniga) impose une autorité martiale glaçante, obsédé par la "bagatelle" (qu'il n'envisage que de manière violente…). Enfin, **Jean-Gabriel Saint-Martin** (Dancaïre), **Nestor Galvan** (Remendado) et **Richard Alexandre Rittlelmann** (Morales) brillent chacun dans leur partie respective.

Directeur musical de l'Opéra Nice Côte d'Azur, le niçois **Lionel Bringuier** dirige l'**Orchestre Philharmonique de Nice** avec une énergie cinétique qui épouse toutes les nuances de la partition de Bizet. On est captivés par les nombreux *soli* envoûtants – la flûte d'**Isabelle Demourioux** et le cor anglais de **Diane Favreau** (introduction de « *La fleur*«) – qui tissent des lignes poignantes. Le chœur "maison" (préparé par **Giulio Magnanini**) explose dans les scènes de foule (acte II), tandis que le Chœur d'enfants de l'Opéra de Nice (préparé par **Philippe Négrel**) ajoute une innocence troublante.

Bref, une fin de saison niçoise en apothéose !



CRITIQUE, opéra. NICE, Théâtre de l’Opéra, le 1er juin 2025. BIZET : Carmen. R. Zaharia, J.F. Borras, P. Madoeuf, J. F. Setti… Daniel Benoin / Lionel Bringuier. Crédit photographique © Dominique Jaussein

VIDÉO : Teaser de *Carmen* selon Daniel Benoin à l’Opéra Nice Côte d’azur

---

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-Grains, le 28 mai 2025. CHOSTAKOVITCH / BRUCKNER. Sol Gabetta (violoncelle), Orchestre de la Staatskapelle de Dresde, Tugan Sokhiev (direction)

L’orchestre invité par *Les Grands Interprètes* à la Halle-aux-Grains de Toulouse n’est pas comme les autres car la Staatskapelle Dresden… est le plus ancien du monde (1548) ! Sa sonorité reste unique et garde une excellence quasi indescriptible. La soliste Sol Gabetta (avec son violoncelle Goffriller) trouve des sonorités uniques. Sa musicalité est si personnelle qu’elle enivre l’auditeur le plus exigeant dans son immense répertoire. Le chef ossète Tugan Sokhiev est l’un des plus aimés tant des critiques que du public, ainsi que des orchestres en raison d’un engagement envers les musiciens hors du commun. Le programme de ce concert est par ailleurs d’une grande

richesse : le *Premier Concerto pour violoncelle* de Dmitri Chostakovitch et la *Septième Symphonie* d'Anton Bruckner.

Dernier concert d'une tournée internationale, l'émotion était à son comble d'autant que Tugan Sokhiev retrouvait son public toulousain tant aimé. Dès les premières notes du Concerto de Chostakovitch, il est certain que l'interprétation sera inoubliable. Avec une musicalité suprême, Sol Gabetta s'empare de cette partition exigeante pour la faire chanter, vibrer, tonner, rugir ou languir. Elle renouvelle cette œuvre si spectaculaire écrite pour Rostropovitch en 1959. La beauté de ses sonorités comme de ses phrasés nous ensorcelle. Les nuances sont d'une subtilité extrême. La noirceur de certains passages n'en est que plus inquiétante. Tugan Sokhiev met les splendeurs de l'orchestration de Chostakovitch au service de cette version si personnelle du Concerto, lui aussi nuançant admirablement et en obtenant de l'orchestre des sonorités sublimes ou effrayantes. Le succès est retentissant et Sol Gabetta, avec le célesta, très à l'honneur dans cette partition, va donner un bis très original adapté d'un chant populaire de De Falla.

La deuxième partie du concert nous entraîne dans le monde simple et grandiose de Bruckner. Cette vaste symphonie va devenir une ode hédoniste à la nature et sa sublime grandeur. La Staatskapelle de Dresde va éblouir encore davantage par des sonorités incroyablement riches. Les cordes ont une solidité et une chaleur sublimes. Les bois plus frais que ronds offrent un complément de couleurs passionnant. Mais ce sont les cuivres qui ont une présence terriblement efficace dans cette partition qui les met à l'honneur. Le cor solo offre des moments de pure merveille, et les tutti de cuivres sont majestueux et magnifiques. La direction de Tugan Sokhiev, à main nue, sculpte le son avec une élégance infinie. Les gestes sont de plus en plus évidents, et la musique semble sortir de

ses mains. Tugan Sokhiev, qui connaît parfaitement les qualités et les défauts acoustiques de la Halle-aux-Grains, construit des nuances d'une extraordinaire subtilité arrivant à des *forte* terrifiants sans jamais saturer.

Le public conscient de la splendeur de cette interprétation fait un triomphe aux interprètes. Rarement *Les Grands Interprètes* n'auront si bien mérité leur nom, et l'excellence qu'il contient. L'an prochain, Les Grands Interprètes fêteront leurs 40 ans avec faste. De très nombreux concerts porteront les marques de cette excellence !

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, Halle-aux-grains, le 28 mai 2025. CHOSTAKOVITCH / BRUCKNER. Sol Gabetta (violoncelle), Orchestre de la Staatskapelle de Dresde, Tugan Sokhiev (direction). Crédit photo (c) Hubert Stoecklin

---

CRITIQUE, concert. MONTPELLIER, Opéra Comédie, le 30 mai 2025. BACH /

BEETHOVEN / WEBER. ONMO, Liubov Nosova (direction)

La superbe salle de l'Opéra Comédie de Montpellier a vibré, ce vendredi 30 mai, d'une émotion rare et d'une maîtrise musicale exceptionnelle. Placée sous la baguette inspirée et précise de la jeune cheffe russe Liubov Nosova, deuxième Prix du prestigieux concours *La Maestra 2024,* l'Orchestre national Montpellier Occitanie a offert au public un voyage sonore d'une cohérence et d'une beauté saisissantes.

Dès les premières mesures de l'*Ouverture* du *Freischütz* de **Carl Maria von Weber**, le ton était donné. Liubov Nosova, d'une présence à la fois ferme et gracieuse, a su extraire de l'orchestre toute la tension dramatique et l'évocation mystérieuse de ce chef-d'œuvre romantique. Les contrastes étaient parfaitement maîtrisés : les cuivres éclatants annonçant le destin, les cordes tourbillonnantes évoquant la forêt inquiétante, et les moments de douceur lyrique apportés par les bois avec une poésie remarquable. La construction de l'œuvre était implacable, menant à une *coda* électrisante qui a suscité un frisson immédiat dans l'auditoire.

Le voyage s'est poursuivi avec une immersion dans la nature apaisante grâce à un extrait de la ***Symphonie n°6 « dite Pastorale*** »de **Ludwig van Beethoven**. Sous la direction attentive de Nosova, l'orchestre a déployé un bain sonore d'une clarté et d'une sérénité lumineuses. La cheffe a merveilleusement capturé l'esprit bucolique de l'œuvre, privilégiant des phrasés fluides et une palette de couleurs délicates. Les dialogues entre les pupitres (le chant des

bois, le murmure des cordes) étaient d'une fluidité et d'une complicité évidentes, témoignant d'un travail d'orfèvre en amont. On retiendra particulièrement la pureté des lignes mélodiques et l'équilibre parfait entre puissance et douceur, restituant toute la gratitude de Beethoven envers la nature.

L'apothéose est venue dans la pureté intemporelle avec l'***Air de la Suite n°3 en ré majeur BWV 1068*** de **Johann Sebastian Bach**. Ce moment de grâce absolue, confié principalement aux cordes, a été traité par Nosova avec une sensibilité et une retenue magnifiques. Le *tempo*, idéalement choisi, laissait respirer chaque note, chaque silence. Les archets ont tissé un tapis sonore d'une douceur et d'une profondeur émouvantes, mettant en valeur la simplicité sublime de la mélodie. La direction de Nosova, minimale et pourtant si présente, a guidé l'orchestre vers une interprétation d'une sérénité et d'une élévation spirituelle qui a littéralement suspendu le temps. Un moment de pur ravissement où la salle semblait retenir son souffle.

Liubov Nosova a démontré tout au long de ce programme éclectique une maîtrise technique incontestable et une intelligence musicale profonde. Sa direction, à la fois minutieuse dans les détails et ample dans la vision d'ensemble, a révélé une véritable alchimie avec l'**Orchestre national Montpellier Occitanie**. Les musiciens, visiblement réceptifs et engagés, ont répondu avec une précision, une souplesse et une chaleur sonore remarquables, soulignant la qualité de ce partenariat naissant. Son prix à *La Maestra* n'était pas seulement confirmé, il était transcendé par une maturité artistique impressionnante. L'émotion palpable qui régnait dans la salle comble à la fin du concert, suivie d'acclamations chaleureuses et prolongées, était la plus belle des récompenses !

CRITIQUE, concert. MONTPELLIER, Opéra Comédie, le 30 mai 2025. BACH / BEETHOVEN / WEBER. ONMO, Liubov Nosova (direction). Crédit photo (c) OONM